

a

L

O

O

K

#5 2012

Lunettes CARRERA

WALTER VAN BEIRENDONCK

EN DIX IMAGES PARLANTES

VERRES : FABRICATION DE A À Z

UN GRAIN DE SABLE POUR UNE VUE PERÇANTE

LUNETTES DE MODE 2012

TEXTE Arne Rombouts

DELPHINE BOËL, L'ARTISTE :

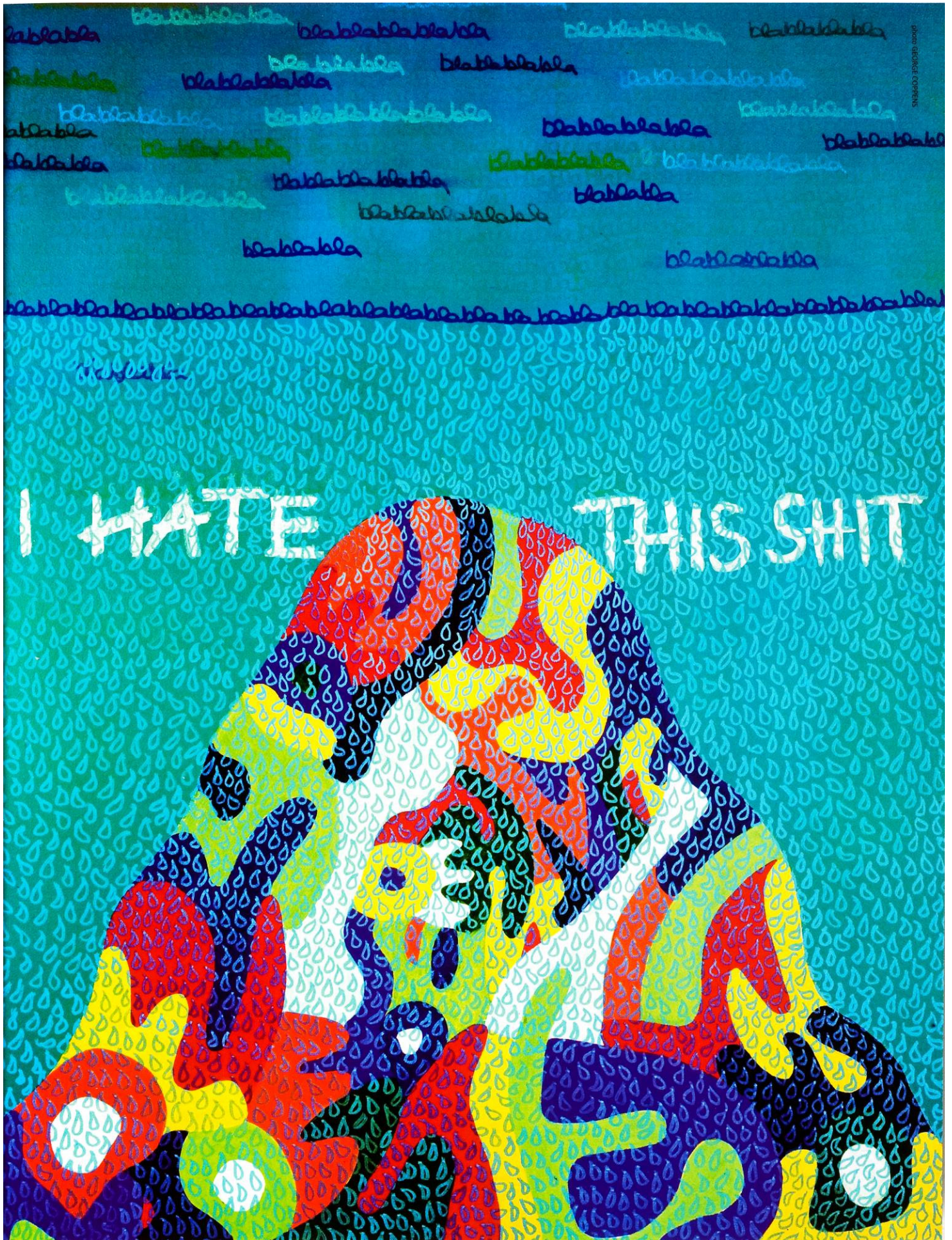
ROYALEMENT HAUTE EN COULEURS



Entre Londres et Bruxelles, entre flegme anglais et jovialité belge, entre naïveté et franchise, Delphine Boël et son œuvre recouvrent de multiples facettes sur lesquelles aLOOK lève le voile. Delphine déclenche les passions ou suscite l'admiration, mais ne laisse personne indifférent. Et ses détracteurs n'ont qu'à bien se tenir, car l'artiste belgo-britannique possède deux armes absolues contre la critique : sa spontanéité et son humour.

La véritable identité de Delphine Boël ? Une source d'inspiration intarissable pour la presse à sensation, mais l'artiste belgo-britannique fait fi de tout ce blabla. Par son œuvre, elle renvoie haut et fort à ses racines royales à travers couronnes, trônes, la Belgique tricolore et, depuis sa dernière exposition, le slogan « blabla ». Son travail est riche de symboles, de passion et de couleurs, avec cette éternelle touche de tragicomique.

Tantôt honnie, tantôt acclamée, censurée pour ensuite être citée, Delphine Boël conserve son enthousiasme et sa douce candeur. Surtout, elle fascine. Un entretien exclusif avec *the love child* dans la galerie d'art *We Are Different*, à deux pas de l'avenue Louise à Bruxelles.





Votre œuvre possède une consonance naïve, tout en restant finement réalisée : cette perception est-elle juste ?

« Tout à fait. Je trouve que mon œuvre reflète à merveille ma personnalité. De loin, le tout paraît très enfantin, très joyeux. Mon travail se caractérise par une richesse de couleurs, car je suis coloriste, après tout. Mais derrière cette apparence se cache un message. Comprendre mon travail, c'est savoir que je m'isole parfois totalement dans mon atelier. J'y travaille non stop, comme une acharnée, une maniaque. C'est dans ces moments que je me sens totalement coupée du monde. Un jour, j'ai visité un salon d'art avec mon époux Jim. J'y ai vu de nombreuses œuvres de Damien Hirst et ses fameuses *spot paintings*. Cela m'a inspirée et j'ai tout de suite pensé : et si je travaillais avec des lettres ? Du *letter painting*. La toile avec les *Hypocrite* peints en couleurs n'a bien sûr rien à voir avec Damien Hirst. Son titre ? *Private Thought*. Mes titres sont d'ailleurs très importants. C'est mon époux qui traduit mes œuvres en titres. Nous sommes partenaires, nous collaborons étroitement sur tous les plans. Il gère mes contrats et me donne une foule d'idées : deux cerveaux valent mieux qu'un. »

Keep calm and carry on : une illustration de la politique belge ?

« Il s'agit d'un de mes travaux les plus récents. Cette maxime remonte à la période qui a suivi la Seconde Guerre mondiale ; elle était inscrite sur un drapeau britannique. C'est typiquement anglais et je l'ai appliquée à la Belgique. »

Cherchez-vous à produire un effet, ou êtes-vous tout simplement inspirée par la politique belge ?

« La politique belge m'inspire. Et si mon travail peut produire un effet, tant mieux. Je n'essaie pas de changer le monde, mais celui-ci m'influence naturellement. J'ai toujours vécu à Londres et lorsque je suis arrivée ici et que j'attendais mon premier enfant, j'avais une vision romantique de ce pays. Je pensais y trouver un cocon habité de personnes amicales et chaleureuses, mais j'ai très vite constaté qu'on en était loin. J'ai beaucoup d'affection pour cette toile, que je trouve même drôle. La version anglaise porte une couronne à la place d'un cœur. Mon lion a même les ongles vernis (*rires*). »

Pensez-vous que votre nom incite les gens à acheter vos œuvres ?

« Beaucoup de personnes apprécient tout simplement les couleurs, d'autres aiment le message. Je ne pense pas qu'elles achètent mon œuvre parce qu'elles me trouvent chouette. Ce serait du moins une façon bien coûteuse de témoigner son

appréciation : pour ça, le catalogue suffit. Nombre de clients belges, mais aussi britanniques apprécient *Keep calm and carry on* par exemple, et plus particulièrement le message britannique véhiculé. Ils le reconnaissent à vue d'œil. Le Belge ne connaît pas cette maxime. Le message n'est d'ailleurs qu'une partie de l'œuvre : elle doit aussi être esthétique. Je trouve cela primordial : il n'en va pas uniquement de déclarations. »

Quelle est la petite histoire derrière votre fascination pour l'expression « blabla » ?

« J'ai d'abord travaillé avec une galerie d'art pour laquelle j'avais un profond respect. Et un beau jour, ils m'ont démontée : ils me disaient trop vulgaire, trop voyante. J'en avais le cœur brisé. Lorsque je ne peux m'exprimer au travers de mon art, je me sens horrible. Ils trouvaient un artiste de New York si doué qu'ils allaient jusqu'à exposer ses photos ratées. J'ai alors pensé que tout ça, c'était du blabla ! Et je suis partie. *Bla Bla* fait aussi référence à la façon dont certains journalistes évoquent mon travail. Un jour, je devais dédicacer ma photo. Par la suite, j'ai vu à la télévision que ma signature était analysée par un psychologue. Je me sentais trahie : une nouvelle raison de commencer *Bla Bla*. S'ils sont capables de lire l'être que je suis et ce que je cherche à dire, ils peuvent tout aussi bien le faire avec mon blabla. Je souhaite transformer toutes ces expériences négatives en énergie positive. Voilà l'histoire. »

Quelle est la part de belge ou de britannique en vous ?

« Je dirais que je suis anglo-belge. Mes déclarations et ma façon de m'exprimer restent encore très britanniques : j'allais au Chelsea College of Art, après tout. Les écoles anglaises ne vous enferment pas pendant quatre ans dans un atelier. Elles valorisent l'originalité et vous encouragent à penser hors des sentiers battus. En Belgique et en France, on adopte une attitude bien plus académique et conservatrice. Vous êtes en quelque sorte plongée dans une sorte de bain à la Michel-Ange. »

Les règles académiques ne vous ont donc pas « débauchée » ?

« Je me suis quand même laissée 'débaucher' par la suite. Comme je trouvais que je devais dessiner davantage, je suis partie en Italie, où j'ai dessiné en masse. »

Quand avez-vous su que vous vouliez devenir artiste ?

« Je ne voulais pas devenir artiste : je voulais être styliste, comme la plupart des jeunes filles. Lors de mon entrée à l'école des Arts, je devais choisir une orientation la première année. J'ai donc fait trois semaines de sculpture, trois semaines de photographie, trois semaines de stylisme et trois semaines d'illustration. Ensuite vient la spécialisation dans le domaine de votre talent. Au cours de mes trois semaines de mode, je devais concevoir un soutien-gorge et une culotte que je devais ensuite porter : j'ai trouvé ça vraiment affreux, car je voulais juste créer des petites robes, moi. J'ai alors réalisé que la mode n'était pas que du bonheur. Il faut réaliser des choses fonctionnelles et c'est là que j'ai décroché. J'ai alors voulu fabriquer des objets en trois dimensions. J'adore la peinture et la sculpture. C'est ainsi que j'ai commencé à peindre sur du papier mâché : une belle combinaison entre ces deux arts. Je ne travaille plus le papier mâché, mais à l'époque c'était la manière idéale de m'exprimer. En plus d'être bon marché, c'est humoristique : vous ne pouvez tout simplement pas prendre le papier mâché au sérieux et cela reflète à merveille ce que je cherche à transmettre. »

Vous avez deux enfants, Joséphine et Oscar. Les encouragez-vous dans la voie artistique ?

« Ils sont artistes, mais je ne les force pas. Je les laisse faire : on ne force pas un artiste. »

Vivez-vous de votre art ?

« Oui, mais il n'en a pas toujours été ainsi. Ma mère m'a apporté un formidable soutien : elle a tout fait pour que je puisse vivre ma passion. »



Quelles sont les qualités que doit avoir un artiste aujourd'hui ?

« Un artiste doit aussi avoir le nez fin en affaires. C'était plus fun par le passé, car les artistes partageaient alors plus de choses et travaillaient ensemble. À l'heure actuelle, je les trouve bien plus individualistes et même parfois trop égoïstes et motivés par l'appât du gain. Bien sûr que nous vivons de notre art, mais aujourd'hui il semble que ce soit devenu davantage du business. »

Vous trouvez-vous extravagante ?

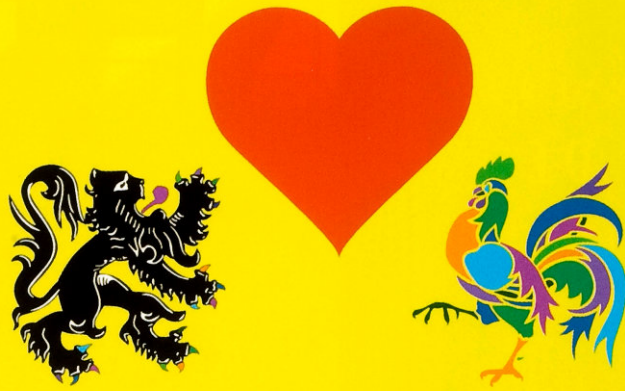
« Avant, je m'habillais de façon très extravagante, mais je ne le fais pas en Belgique. Je ne veux pas clignoter en rue. Vous n'avez pas l'habitude de voir ça, ici : ça heurte tout de suite. C'est pourquoi je m'adapte et ne m'habille pas de façon aussi voyante. Mais à Londres, je courais dans les tenues les plus colorées. J'aime toujours la mode, d'ailleurs. J'aimerais par exemple rajouter un peu de couleur à la mode masculine, par exemple. Même si la styliste sommeille toujours en moi, je laisserai aux autres le soin de traduire mes idées.

Vous habitez à Bruxelles... Londres vous manque ?

« La sensation d'être étrangère me manque. Je m'y étais habituée. »

Quelles sont vos ambitions d'artiste ?

« Travailler avec les plus grandes galeries d'art n'est pas important. Je veux surtout collaborer avec des personnes qui me comprennent, capables d'œuvrer en équipe et sachant respecter mon message. Je veux surtout, à travers mon art, faire de nouvelles rencontres avec des personnes passionnées par la création et recherchant tout simplement une agréable expérience. Heureusement, j'ai des projets plein la tête : un artiste n'exploite pas uniquement la toile et l'image ; j'aimerais même créer un parfum. J'aime beaucoup le néon aussi, comme le montre mon œuvre *Love Child*: une couronne et un cœur, un paquet de frites pour les fins observateurs. Mieux vaut en rire, car il n'existe pas de meilleur remède que le rire. »



KEEP
CALM
AND
CARRY
ON